

Giulia Bertolin

Année d'entrée en M2 : 2008



Lorsque je suis arrivée en M2 en provenance d'Italie, dans le cadre d'un double diplôme avec l'Université de Trieste, j'avais encore une vision assez floue de la recherche en laboratoire et de ses applications concrètes. Lorsque je suis arrivée en M2 en provenance d'Italie, dans le cadre d'un double diplôme avec l'Université de Trieste, j'avais encore une vision assez floue de la recherche en laboratoire et de ses applications concrètes. Je devais rester en France pour 4 mois, j'y suis toujours...

Après le M2, j'ai réalisé une thèse en neurosciences au Paris Brain Institute, où j'ai étudié le rôle de la mitochondrie dans la maladie de Parkinson. Par la suite, j'ai effectué un postdoctorat à l'Institut de Génétique et Développement de Rennes (IGDR), me consacrant aux modifications de la mitochondrie dans le cancer.

J'ai eu la chance d'obtenir un poste de chargée de recherche au CNRS à l'issue de mon postdoc rennais, ce qui m'a permis de poursuivre mes recherches dans un environnement que j'appréciais. J'ai ainsi passé plusieurs années dans l'équipe de Marc Tramier, un pionnier en microscopie de fluorescence, où j'ai pu approfondir l'étude de mon organe préféré : la mitochondrie !

Ironiquement, déjà durant mon M2, je m'étais promise d'éviter certains sujets : la mitochondrie, la Drosophile, le cerveau et le métabolisme. Pourtant, mon parcours professionnel m'a conduite à explorer chacun de ces domaines avec passion ! Aujourd'hui, je suis chargée de recherche au CNRS, à l'Institut de Génétique et Développement de Rennes (IGDR). J'y dirige une jeune équipe qui se concentre sur l'étude de la mitochondrie. Nous utilisons notamment la microscopie de fluorescence de pointe et des sondes fluorescentes de nouvelle génération pour explorer comment la mitochondrie adapte ses fonctionnalités au fil du temps et en fonction de son environnement spatial.

Le Magistère a été une expérience déterminante pour moi. Il m'a initiée à la rigueur scientifique indispensable à ce domaine, mais aussi à la créativité qui est une composante clé du métier de chercheur. Il m'a également permis de tisser un réseau

professionnel qui s'est révélé précieux pour la suite de mon parcours. Les anciens du Magistère sont présents partout : lors de ma thèse à Paris, j'ai partagé un appartement en colocation avec une ancienne du Magistère, elle aussi italienne, avec qui je suis toujours en contact. Et à Rennes, l'un des ingénieurs de la plate-forme de microscopie, où nous réalisons nos expériences, est lui aussi un ancien du Magistère !

L'une de mes plus grandes difficultés en arrivant a été d'apprendre à "faire de la science" dans un environnement francophone, alors que je ne parlais pas un mot de français ! S'adapter à un pays que je connaissais peu a été un véritable défi au départ, notamment sur le plan administratif. Heureusement, Laetitia était là, faisant des miracles pour nous aider, moi et mes camarades italiens de Trieste, tous aussi perdus que moi. Fort heureusement, les cours étaient en anglais...

J'ai aussi découvert une approche de la science bien différente de celle de l'Italie : nous étudions des articles scientifiques plutôt que des revues et analyses en profondeur les résultats des publications. J'ai adoré les travaux en binôme et les discussions scientifiques enrichissantes avec les professeurs. Cette méthodologie rigoureuse et cette immersion dans l'analyse critique ont joué un rôle clé dans mon choix de poursuivre une carrière en recherche.